

5<sup>e</sup> Année - N° 214.

Le numéro : 30 centimes

21 Novembre 1918.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

ement pour la France. 15 Frs.

*G. Haller*  
C<sup>1</sup> EN CHEF DES ARMÉES POLONAISES

Edité par  
**Le Matin**  
246  
boulevard Poissonnière  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs



## VIII

Suzanne Fortier venait d'entrevoir la possibilité du bonheur tel qu'elle l'avait rêvé dans le secret de son cœur naïf. Aimer, être aimée, elle avait cru le problème tout simple. Que fallait-il ? Si peu de chose !... A leur heure les deux prédestinés se rencontraient. Ils étaient d'âge approprié, de caractère, d'esprit et de physique assortis. Ils s'entendaient aussitôt et rien ne pouvait prévaloir contre un amour scellé de leur consentement mutuel.

Charme trop vite rompu d'un trompeur mirage !... Voilà que déjà Suzanne entrait dans une phase nouvelle. Un doute la troublait dont l'amertume ne pouvait être que le signe avant-coureur d'une déception. Pourrait-elle aimer Louis Barnier même s'il arrivait à obtenir l'assentiment de sa mère ?

Voilà pourquoi elle est préférée ne plus sortir, attendre patiemment, solitaire et recueillie, le retour de son père pour reprendre avec lui sa vie calme d'autrefois. Mais elle ne disposait plus de son sort. Quel prétexte aurait-elle invoqué pour se soustraire au programme de distractions que M. Girard avait organisé pour elle ?

Elle se résigna donc à figurer jusqu'au bout à ces réceptions dont l'un des buts, selon la remarque de l'ingénieur, était bien le mariage des jeunes gens et des jeunes filles qu'on y mettait en rapport. Sa propre idylle ne s'y était-elle pas ébauchée ? Pour être franche, elle ne renonçait pas encore à en favoriser l'évolution, le cas échéant. Elle suspendait son consentement sans rien de plus, mais comme elle comptait peu sur un lendemain plus favorable !...

Grâce à la stricte réserve dont elle se félicitait, elle n'aurait même pas à rompre. Il lui suffirait d'arrêter net les préliminaires.

Voilà à quoi elle pensait en se rendant chez les Chauvinière en compagnie de M<sup>me</sup> Barnier qui, selon son habitude, entretenait à elle seule, en un perpétuel monologue, les frais de la conversation.

La distance était courte. L'hôtel où l'on se rendait était une vaste et confortable demeure bourgeoise située à l'ouest de Puteaux. La bâtie massive s'élevait au milieu d'un parc de trois hectares que quatre murailles grises limitaient. Quelques beaux arbres, des pelouses, des fleurs, aucune perspective.

L'ordre de la table se trouva le même que le dimanche précédent à Suresnes, avec cette différence que M. et M<sup>me</sup> Langlois occupaient la place des Chauvinière et réciproquement.

Suzanne s'attendait à trouver un Barnier distract par ses préoccupations et modéré par les remontrances maternelles, mais une curiosité l'aguillonnait. Jusqu'à quel point changerait-il d'attitude à huit jours d'intervalle devant les témoins récents de ses assiduités ?

Elle eut moins encore que la demi-déception à laquelle elle était résignée.

Louis Barnier ne se rendit pas à l'invitation qu'il avait pourtant acceptée.

Il était resté à Buc pour continuer ses expériences. Impossible de le décider à abandonner son moteur récalcitrant.

La symétrie de la table, bien ordonnée, se trouva bouleversée par ce vide imprévu qui parut à Suzanne du plus mauvais augure. Elle ressentit au cœur un froid désagréable à la pensée que tous les yeux allaient se tourner dans sa direction pour voir si quelque émotion ne se trahirait pas sur son visage.

Alors, pour se donner une contenance, elle interrogea l'officier déjà absorbé par une conversation animée avec Marguerite.

— Mon frère est odieux !... reconnaît-il. Il a toujours été ainsi. Chaque fois qu'il se livre à des expériences il se bute. Impossible de l'arrêter.

cher du terrain. Nous avons fait dix envols sans tirer du moteur nouveau plus que de l'ancien. Expérience concluante. Travail à reprendre à tête reposée !... Ah bien ! oui ! Louis cherchera sur place jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qui empêche l'hélice de tourner plus vite.

Suzanne ne retint qu'une chose : des deux frères l'un était revenu, et il le soulignait, pour se retrouver auprès de Marguerite Langlois. L'autre n'avait pas eu la même attention.

En levant les yeux, elle rencontra le regard inquiet et affectueux à la fois de M. Girard. Elle lui sourit. Chaque fois qu'elle éprouvait une peine si légère fût-elle, c'était ainsi. La sollicitude de son ami de toujours la guettait pour la reconforter, lui offrir une compensation et ce gage nouveau d'affection sans cesse en éveil lui fut réchauffant et doux.

M<sup>me</sup> Barnier exultait et suivait avec attendrissement les assiduités de son fils auprès de la sémissante Marguerite.

Au sortir de table Raymonde essaya d'accaparer M. Girard, mais un autre souci préoccupait ce dernier qui, s'approchant de Suzanne, l'invita :

— Venez donc avec nous, ma chère enfant. Et tandis que Lucien et Marguerite prenaient les devants, il se plaça entre les deux jeunes filles et les entraîna à leur suite.

Raymonde, pour débuter, mit sur le tapis la question du mariage.

— On se marie beaucoup autour de nous, déclara-t-elle, mais il y a encore trop de jeunes

marier sinon par inclination, du moins par raison.

Le capitaine se retourna et protesta gaiement :

— Moi, dit-il, je compte faire un mariage d'amour.

— Moi aussi !... assura sa compagne.

Et tous deux se mirent à rire aux éclats.

M. Girard poursuivit d'une voix grave :

— Je suis d'avis que le mariage de raison va devenir une généralité. Il sera la règle. L'autre l'exception.

» Après la guerre il faudra s'unir pour vivre plus aisément et pour produire davantage. Une période d'activité inconnue succédera à la période de destruction et de luttes acharnées que nous traversons.

» Alors, chaque jeune fille sera amenée à accepter la situation pour laquelle ses aptitudes et ses capacités l'auront faite. Une personne posée, sérieuse, songera au lourd fardeau que doit porter une mère prévoyante. Elle réfléchira avant de s'engager que les besoins doivent l'emporter sur les penchants. Elle mettra sa coquetterie non à enjôler, non à séduire, mais à se montrer vaillante, courageuse et forte. Elle s'appuiera avec plus de confiance sur le bras d'un homme qui aura su comprendre ses qualités essentielles.

» Et j'insiste surtout sur le rôle de la jeune fille qui par le mariage atteindra à la fortune, car elle aura à remplir la plus belle des missions. Après la guerre, en effet, la richesse devra être éminemment productive. Produire, c'est répandre autour de soi par le travail le



— bien-être, l'aisance et la prospérité. Diriger des associations d'ouvriers, les moraliser, les perfectionner après leur avoir assuré une plus large existence, n'est-ce pas un but idéal autrement intéressant dans son activité constante que la vie creuse de nos mondaines d'avant-guerre qui gâchaient leurs heures chez la couturière, chez la modiste, dans les maisons de thé !...

Suzanne écoutait M. Girard avec admiration. Elle le voyait pour la première fois avec d'autres yeux et ne s'étonnait plus des assiduités, des avances même de Raymonde. Grand, mince, alerte, distingué dans sa raideur un peu hau-taine, il avait la mâle physionomie de l'homme dans la force de l'âge. Dans son isolement et son abandon elle se prit à l'aimer avec un peu plus de tendresse, lui qui, seul dans la société nouvelle où elle se sentait perdue, s'était montré attentionné, plein d'égards et de sollicitude.

Louis Barnier vint en coup de vent à la tombée de la nuit. Fatigué, une satisfaction positive entretenait en lui le feu sacré de l'espoir.

— J'ai découvert le point faible de mon moteur, déclarait-il. Je connais le mal ; je suis certain de trouver le remède. Encore une semaine et ce sera la réussite éclatante.

Il vint saluer Suzanne en affectant une quiétude de tout repos, une confiance entière. Il semblait débarrassé à jamais de ce souci constant des amoureux de voir s'ils plaisent toujours ou s'ils plaisent moins, inquiétude charmante qui engendre plusieurs fois de suite la satisfaction si douce de se savoir apprécié et aimé.

M. Girard s'était éloigné discrètement pour le laisser en tête à tête avec sa protégée ; mais, après quelques mots d'excuses hâtives et des généralités de circonstance sur ses projets d'avenir. Louis Barnier quitta la jeune fille pour aller entretenir l'usinier des remarques techniques qu'il avait faites et de ses espoirs pour le dimanche suivant.

(A suivre.)

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

du 7 au 14 Novembre

### LA CAPITULATION DE L'ALLEMAGNE



PRÈS plus de quatre ans d'une guerre effroyable, le monde civilisé respire enfin. La bravoure de nos admirables soldats et de nos alliés, le génie de notre généralissime sont venus à bout de la formidable machine de guerre allemande.

L'armistice que l'Allemagne, après nous avoir menacés des plus terribles conditions de paix lorsqu'elle se croyait victorieuse, sollicitait humblement, lui a été accordé le 11 novembre. Il n'y a jusqu'à présent dans l'histoire des nations aucune date aussi importante que celle-là : elle marque pour elles l'éclosion d'une ère nouvelle. Pendant que ses régiments battus et débandés se voient contraints d'évacuer, dans des conditions humiliantes, les pays qu'ils ont pillés à fond et à tous égards pressurés, l'organisation politique de l'Allemagne est bouleversée de fond en comble par la révolution : l'empire allemand s'est écroulé, les trônes des rois vassaux et complices de l'empereur sont renversés ; le kaiser et le kronprinz ont pris la fuite, poursuivis par les huées de leurs soldats.

L'armistice qui vient d'être signé n'est pas seulement la consécration de la victoire des alliés : il comporte la réparation éclatante du tort qui nous fut injustement fait en 1871. L'Alsace et la Lorraine sont rendues à la patrie française à laquelle le cœur de leurs populations n'a jamais renoncé ; et déjà les Allemands ont commencé à évacuer ces provinces qui depuis quarante-sept ans vivaient dans l'espérance de leur délivrance.

Les principales clauses de l'armistice peuvent se résumer comme suit : Evacuation à bref délai de tous les territoires de France — Alsace et Lorraine comprises — de Belgique, de Russie et de Roumanie par les troupes allemandes qui doivent se retirer sur la rive gauche du Rhin et, en Orient, à l'intérieur des frontières de l'Allemagne avant la guerre. Les diverses installations militaires, les approvisionnements, munitions, équipements devront être livrés ou laissés sur place. Abandon aux alliés de la plus grande partie de la flotte militaire et d'un matériel de guerre dont la perte rend impossible aux Allemands une reprise d'hostilités. Libération immédiate, sans réciprocité, des prisonniers de guerre et internés français et alliés. Occupation par les alliés des territoires allemands de la rive gauche du Rhin, de Mayence, Coblenz, Cologne, avec, sur ces points, des têtes de pont de 30 kilomètres sur la rive droite ; occupation de points stratégiques et création, sur la rive droite du Rhin, d'une zone neutre de 10 kilomètres, de la Hollande à la Suisse. Livraison aux alliés d'un immense matériel de chemins de fer et de navigation. Annulation des traités de Brest-Litovsk et de Bucarest.

### LES DERNIERS COMBATS

Au moment où l'armistice a été signé, c'est-à-dire au 1561<sup>e</sup> jour de la guerre, nos vaillantes troupes, aidées de nos braves alliés, avaient reconquis la France presque intégralement. Il ne restait, le 11 novembre au matin, au pouvoir des Boches qu'une très étroite bande de notre territoire. Les Belges, avec le concours des Français et des Britanniques, avaient délivré, les armes à la main, à peu près le tiers du pays. Les Belges venaient d'entrer à Gand : ils avaient atteint la Dender à Grammont. Les Britanniques avaient pris Tournai et Mons ; au moment où l'on signait l'armistice leur front était sur la ligne : frontière franco-belge, est d'Avesnes, Jeumont, Jivry, 4 milles à l'est de Mons, Chièvres, Lessines, Grammont. Le communiqué français annonçait, le 11, que nous avions atteint la frontière belge à l'est de la forêt de Trélon, tandis que nos amis italiens étaient entrés à Rocroi. Nous avions forcé le passage de la Meuse entre Vrigné et Lumes.

Les Boches venaient de donner une nouvelle preuve de leur barbarie et de leur stupidité. Alors que l'armistice, qu'ils avaient sollicité avec insistance, était déjà signé et qu'ils attendaient d'un instant à l'autre l'ordre de cesser le feu, ils bombardaient encore avec des obus asphyxiants Mézières et Charleville qu'ils venaient d'évacuer et où ils avaient laissé 22.000 civils.

Quant aux Américains, ils étaient à Stenay et au bois de Chenois ; à l'est des Hauts-de-Meuse, à Gibercy, Abaucourt et Grimaucourt ; et,

en Woëvre, à Marcheville, à Saint-Hilaire et dans le bois de Dommartin. C'est-à-dire que l'armistice arrêtait en pleine victoire la marche des alliés sur tout le front.

Le dernier communiqué de la guerre a été fourni par le front français : il est daté du 11 novembre, 23 heures. Nous donnons *in extenso* cette pièce historique :

*Au 52<sup>e</sup> mois d'une guerre sans précédent dans l'histoire, l'armée française avec l'aide de ses alliés a consommé la défaite de l'ennemi.*

*Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus l'exemple d'une sublime endurance et d'un hérosme quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la patrie.*

*Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant elles-mêmes et forçant la victoire, elles ont, après une offensive décisive de quatre mois, bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix.*

*Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur aujourd'hui à 11 heures.*

Aussitôt que l'armistice eut été signé, le général Pétain adressa aux troupes un ordre du jour dans lequel se reflète la gratitude que la France leur a vouée et qui se termine ainsi : « J'adresse avec vous un souvenir ému à nos morts dont le sacrifice nous a donné la victoire ; j'envoie un salut plein d'affection attristée aux pères et aux mères, aux veuves et aux orphelins de France, qui cessent un instant de pleurer en ces jours d'allégresse nationale pour applaudir au triomphe de nos armes. Je m'incline devant vos drapeaux magnifiques. Vive la France ! »

Voyons maintenant en quoi consiste le gage territorial que les troupes alliées vont occuper en vertu de l'armistice. C'est, de la Hollande au sud de Carlsruhe, une zone irrégulière comprenant une partie de la Prusse rhénane, du grand-duc de Hesse, de la

Bavière rhénane. Là se trouvent maintes villes dont le nom est glorieusement mêlé à l'histoire des guerres de la Révolution. En dehors de la zone à occuper, dans la zone neutre, large de 10 kilomètres, sont, entre autres villes importantes : Duisbourg, Elberfeld, Siegburg, Ems, Francfort qui est à la limite des deux zones, Mannheim, Rastatt, Lahr, Lorrach, etc. La zone d'occupation est riche en exploitations industrielles.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL HALLER

COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES POLONAISES

Le général Haller, au début des hostilités, commandait les légions polonaises de Galicie qui s'étaient assigné comme but magnifique, mais irréalisable, de conquérir par leurs seules forces l'indépendance de la Pologne contre la puissance des armées russe, allemande et autrichienne.

Mais la présence sur son territoire d'une force armée d'un caractère insurrectionnel inquiétait l'Autriche qui tenta de contraindre les soldats polonais à prêter serment aux Habsbourg et à lutter comme unité austro-hongroise contre les Russes.

C'est alors que le général Haller se révolta. Battant les régiments autrichiens qui l'encadraient, il passa le front et se réfugia avec ses hommes en territoire russe où déjà grondait la révolution. Il fut poursuivi par deux corps d'armée allemands. Encerclé par des forces supérieures, il réussit une percée et ramena les débris de ses troupes en Roumanie où il les mit à la disposition du commandement allié.

Il s'embarqua lui-même aussitôt pour lutter contre les Boches sur notre front, comprenant que seule une victoire sur le front de France libérerait sa patrie.

Bien que l'heure de la victoire ait déjà sonné, la tâche du général Haller n'est pas encore accomplie. Bientôt, sans doute, il pourra contribuer par de nouveaux moyens à la libération de ses frères polonais qui, depuis un siècle, en Posnanie, en Prusse occidentale et en Haute-Silésie ont subi la plus effroyable des oppressions.

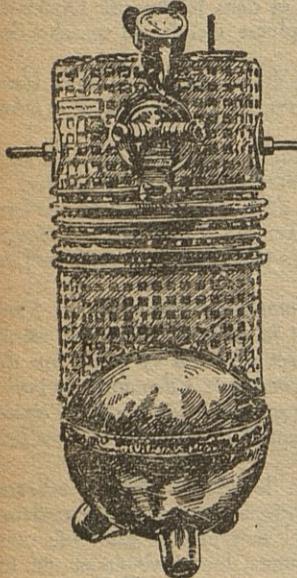
# Pour respirer à 6.000 mètres

Pendant la guerre et surtout durant les derniers mois des hostilités les aviateurs ont livré des combats dans les hautes régions de l'atmosphère. Comment ont-ils pu respirer à ces altitudes ? Pour documenter à ce sujet nos lecteurs nul n'était plus qualifié que le Dr Garsaux, spécialement chargé en France de l'étude des vols aéronautiques, de leur influence sur l'organisme humain et des procédés employés aussi bien chez nos ennemis que chez nous pour les rendre supportables aux hommes bien constitués. Il a bien voulu nous donner les renseignements suivants :

Les altitudes de plus en plus élevées imposées aux avions de chasse et de reconnaissance (les vols se font actuellement d'une façon courante entre 6.000 et 7.000 mètres) ont soulevé différents problèmes dont la solution pratique nécessite une mise au point longue et délicate.

On sait qu'à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère l'air se raréfie : et, à 5.500 mètres, on ne dispose plus que de la moitié de l'air existant au niveau de la mer.

Le résultat de cette raréfaction de l'air se traduit chez l'homme obligé de séjourner à ces hautes altitudes par une série de malaises connus depuis très longtemps et que l'on a appelés, suivant les cas : mal des montagnes, mal du ballon, et suivant les pays : puma, paramo, soroche, bies, bootie. À mesure que l'altitude augmente, ils deviennent de plus en plus prononcés et peuvent déterminer des accidents très graves ; l'ascension de Sivel, Croce-Spinelli et Gaston Tissandier, le



Appareil à oxygène de l'aviation allemande.

15 avril 1875, où deux d'entre eux ont trouvé la mort, vers 8.000 mètres, est restée célèbre.

On sait, depuis les recherches de Paul Bert, que ces accidents sont dus au manque d'oxygène et, même à des altitudes relativement basses (3.500 et 4.000 mètres), ce manque d'oxygène met l'organisme humain dans une infériorité physique très marquée incompatible avec les fonctions d'un pilote qui a besoin à tout instant d'être en pleine possession de ses moyens à la fois pour manœuvrer son appareil et pour dominer son adversaire.

En outre, si des séjours répétés à une altitude élevée paraissent momentanément bien supportés, ils ne vont pas à la longue sans entraîner une fatigue relativement précoce de tout l'organisme dont les premières manifestations sont un abaissement permanent de la tension artérielle, un retard dans la perception des sensations d'équilibration et une augmentation de la durée de certains réflexes dont la rapidité constitue une des qualités d'un bon pilote.

Connaissant la cause du mal, il semblait théoriquement facile d'y remédier : les aérostiers emportaient d'ailleurs toujours avec eux un tube de 4 à 500 litres d'oxygène comprimé ou quelques ballons d'oxygène dont ils se contentaient de respirer quelques bouffées dès qu'ils en ressentaient le besoin.

Dans la pratique, et surtout parce qu'il s'agissait d'un moyen de locomotion où les questions d'encombrement, de poids, de manipulation, de commodité jouent un rôle primordial, l'emploi de l'oxygène était d'une mise au point infiniment plus complexe en avion. Il fallait satisfaire en même temps les besoins en oxygène d'un ou deux passagers pendant un laps de temps allant d'une heure à trois heures, sans que cela nécessite pour eux aucune nouvelle commande, sans surcharger l'avion et sans qu'ils fussent en aucune façon gênés dans leurs mouvements ni leur visibilité par un masque pesant et une tuyauterie compliquée.

L'aviation allemande a résolu le problème de la manière suivante : l'oxygène est emporté en avion à l'état liquide. Un litre d'oxygène liquide pesant environ 1 kilo donne près de 1.000 litres d'oxygène gazeux par l'évaporation, ce qui permet de disposer d'une grande quantité de gaz sous un faible poids et un faible volume. Le liquide est contenu dans un récipient métallique à deux parois entre lesquelles est fait un certain degré de vide maintenu à peu près constant à l'aide de charbon de bois pulvérisé. Le but de cette double enveloppe est d'empêcher l'oxygène liquide qui bout à 182° au-dessous de 0° de se réchauffer et par suite de se volatiliser trop vite.

Malgré ces précautions, l'isolation thermique est imparfaite et le liquide s'évapore assez rapidement au dehors, toute espèce de récipient contenant de l'oxygène à l'état liquide ne pouvant être fermé sans danger d'explosion.

Pour régler le débit gazeux, l'aviateur ouvre plus ou moins un robinet

met pointeau qui laisse arriver une quantité plus ou moins grande de liquide dans un jeu de serpentins placés à l'extérieur de l'appareil. La traversée de ces serpentins réchauffe le liquide et par suite augmente le dégagement gazeux.

Les aviateurs respirent d'une manière intermittente le gaz ainsi dégagé à l'aide d'une sucette, véritable embout de « pipe allemande » en corne et bois, dès qu'ils se sentent incommodés.

Ce procédé ne va pas sans un certain nombre d'inconvénients qu'il ne nous est pas possible de signaler ici.

Les Français et la plupart des alliés ont recours à un procédé infinité plus agréable pour les pilotes, procédé qui répond à toutes les conditions désirables : le pilote et le passager sont constamment munis d'un petit masque léger qui entoure l'orifice inférieur du nez et le pourtour de la bouche et, à partir d'une certaine altitude, un dispositif spécial commande et dose automatiquement le débit gazeux en fonction de l'altitude. Ce masque a, en outre, l'avantage de chauffer légèrement la figure des pilotes à l'aide d'une résistance électrique et de leur permettre d'aspirer un air tempéré.

Aux très hautes altitudes il faut encore défendre les aviateurs contre le froid. Ils ont actuellement à leur disposition une série de vêtements chauffés électriquement.

De plus, à l'aide d'un biberon spécial inventé par le lieutenant Poumet, ils ont à tout instant la possibilité d'absorber par succion un liquide de leur choix maintenu à une température relativement élevée.

L'emploi de ce biberon est extrêmement pratique et ne nécessite que la simple manipulation d'une petite manette qui règle à la fois le débit et la température du liquide.

Les vols à hautes altitudes sont donc actuellement rendus possibles et sans fatigue.

La simplicité du dispositif respiratoire français fait que les aviateurs s'habituent maintenant à respirer de l'oxygène à des altitudes relativement basses. Ils évitent ainsi une fatigue précoce de l'organisme.

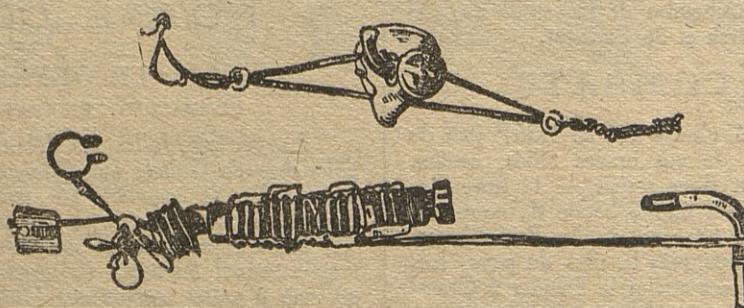
Le manque d'oxygène, facteur principal du mal des aviateurs, n'est pas seul : il faut y ajouter un facteur mécanique constitué par les brusques variations de pression barométrique auxquelles sont soumis les aviateurs, du fait des montées ou des descentes rapides (au combat ou dans les vols acrobatiques, un aviateur de chasse subit parfois des différences d'altitude de 1.000 mètres en 15 secondes, en vol piqué). Il se traduit, en particulier à la descente, par une sensation de tension de l'oreille, parfois très douloureuse, due à une différence d'équilibre de pression entre l'oreille moyenne et l'atmosphère ambiante. Ce phénomène est surtout marqué chez les sujets atteints de pharyngite aiguë ou chronique, avec tuméfaction de l'orifice interne des trompes d'Eustache.

Jusqu'alors on a pu remédier à cet inconvénient dont il faut s'empêtrer de dire qu'il n'est heureusement pas constant ; mais la question est à l'étude et il est probable qu'on en viendra à bout d'ici peu.

Les modifications profondes causées dans l'organisme par le séjour aux hautes altitudes et l'adaptation de ces différents appareils à ces conditions spéciales ont nécessité la création de laboratoires où l'on travaille en dépression et à très basses températures. (L'on sait, en effet, que, suivant la loi de Radau, la température s'abaisse presque constamment d'environ 5° pour 1.000 mètres d'altitude.) On y étudie, d'une part, la résistance de l'organisme au froid et à la dépression, les troubles qui se manifestent sous leur influence et, d'autre part, le fonctionnement d'une série d'appareils qui se trouvent modifiés dans ces conditions.

Il est intéressant de signaler ici que cette vie nouvelle de l'aviateur appelé à subir constamment de très grandes variations de pression atmosphérique a fait apparaître chez lui une pathologie nouvelle vraiment spéciale. Cette chose a été parfaitement comprise par l'aéronautique et le service de santé qui viennent de constituer, d'un commun accord, un service de santé spécial à l'aéronautique comprenant un certain nombre de médecins spécialisés qui auront la charge, tant au front qu'à l'intérieur, de sélectionner les candidats aviateurs à l'aide d'un certain nombre d'examens spéciaux et de surveiller les modifications qui pourraient survenir en service dans le fonctionnement normal de leur organisme.

Maintenant que la guerre est finie, que la France est victorieuse, nos oiseaux de guerre vont replier leurs ailes. Mais les travaux des techniciens et des savants qui se sont consacrés à faciliter leur mission de danger et d'héroïsme ne seront pas perdus. La paix ouvre à nos aviateurs de nouvelles perspectives ; les progrès formidables que la guerre a fait réaliser à l'aviation vont servir à des besognes pratiques ; les services postaux, les relations rapides avec les pays encore dépourvus de voies de communication, et peut-être aussi le tourisme fourniront aux constructeurs et aux pilotes un vaste champ d'exploitation. Cette fois la guerre aura préparé les travaux de la paix.

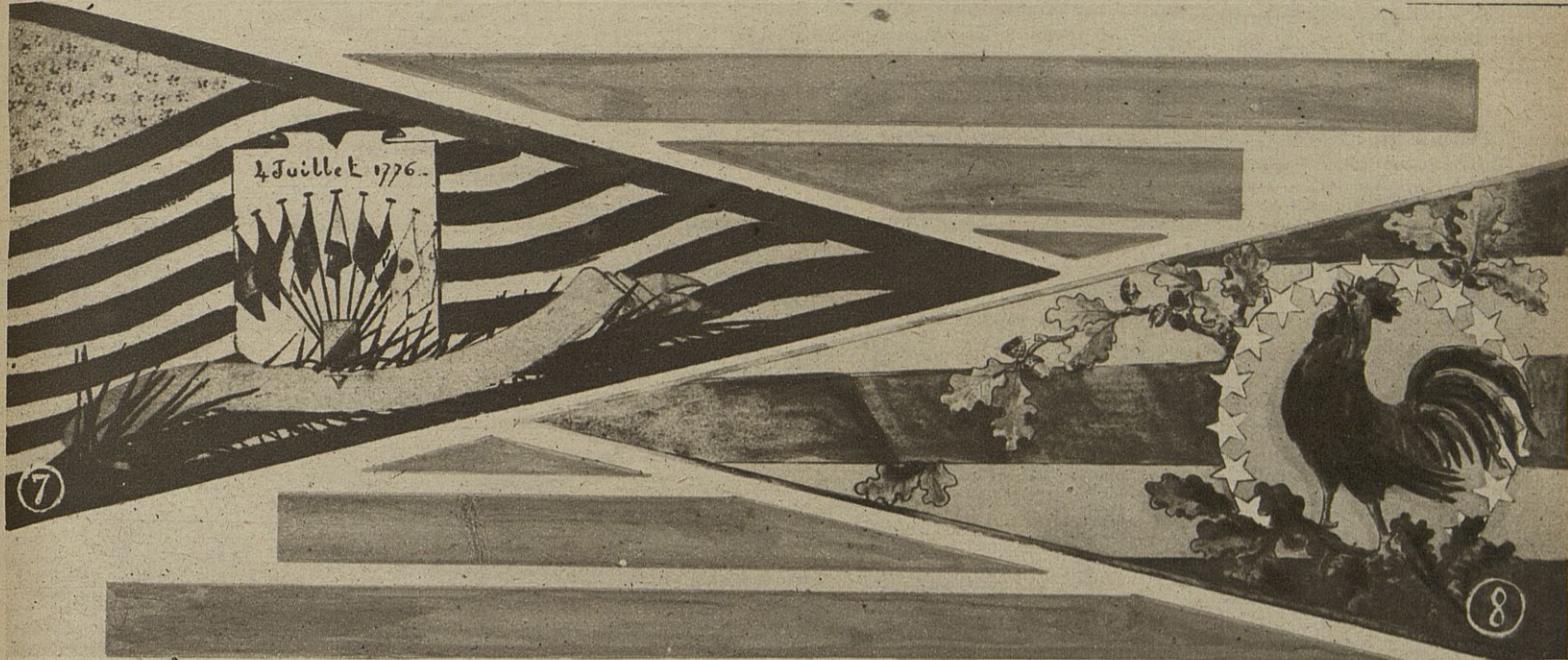


« PIPE » EMPLOYÉE A BORD DES AVIONS BOCHES ; AU-DESSUS, MASQUE RESPIRATOIRE.



Appareil allemand pour respirer l'oxygène.

# LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"



## Femmes françaises brodez des fanions pour les escadrilles américaines

Nombreuses sont les adhésions qui nous sont parvenues datées du 11 et du 12 novembre. La guerre gagnée, en ces premiers jours de fête, il semble que les Françaises éprouvent plus vivement le besoin d'exprimer leur sympathie à l'armée venue d'outre-Atlantique aider nos indomptables soldats à écraser l'ennemi commun.

Déjà, nous comptons plus de 200 adhésions aux fanions du *Pays de France*; déjà, nous recevons des remerciements émus de soldats américains, aussi fiers que reconnaissants de la manifestation de sympathie que leur préparent les Françaises.

Des fanions ! Encore des fanions ! Il nous faut des fanions, encore plus de fanions !

A l'œuvre, femmes françaises ! Aucun des fanions que vous allez broder ne risque plus d'être percé de balles allemandes, de planer dans un ciel tumultueux au-dessus de ces batailles qui ensanglantaient le sol français. Ces fanions, tous, iront aux foyers américains et là, mis à la place d'honneur, soyez-en certaines, ils seront à nos amis américains un constant rappel de la douce pensée française.

A l'œuvre donc, femmes de la France victorieuse ! Envoyez-nous de nouvelles adhésions. Employez vos heures de loisir à broder, en cette fin d'année rouge de sang et de gloire, des fanions d'honneur pour ces soldats accourus de si loin à notre appel et dont le courageux élan seconda pleinement la vaillance de nos grands soldats de France, ces preux qui viennent d'assurer votre Liberté et la Liberté du monde.

Tandis que les étendards sacrés flottent sur toutes les maisons de France, il faut qu'il n'y ait pas un canton où on ne brode un petit fanion pour nos amis américains, si heureux déjà de savoir que les doigts agiles des Françaises travaillent en leur honneur.

CLAUDE ORCEL.

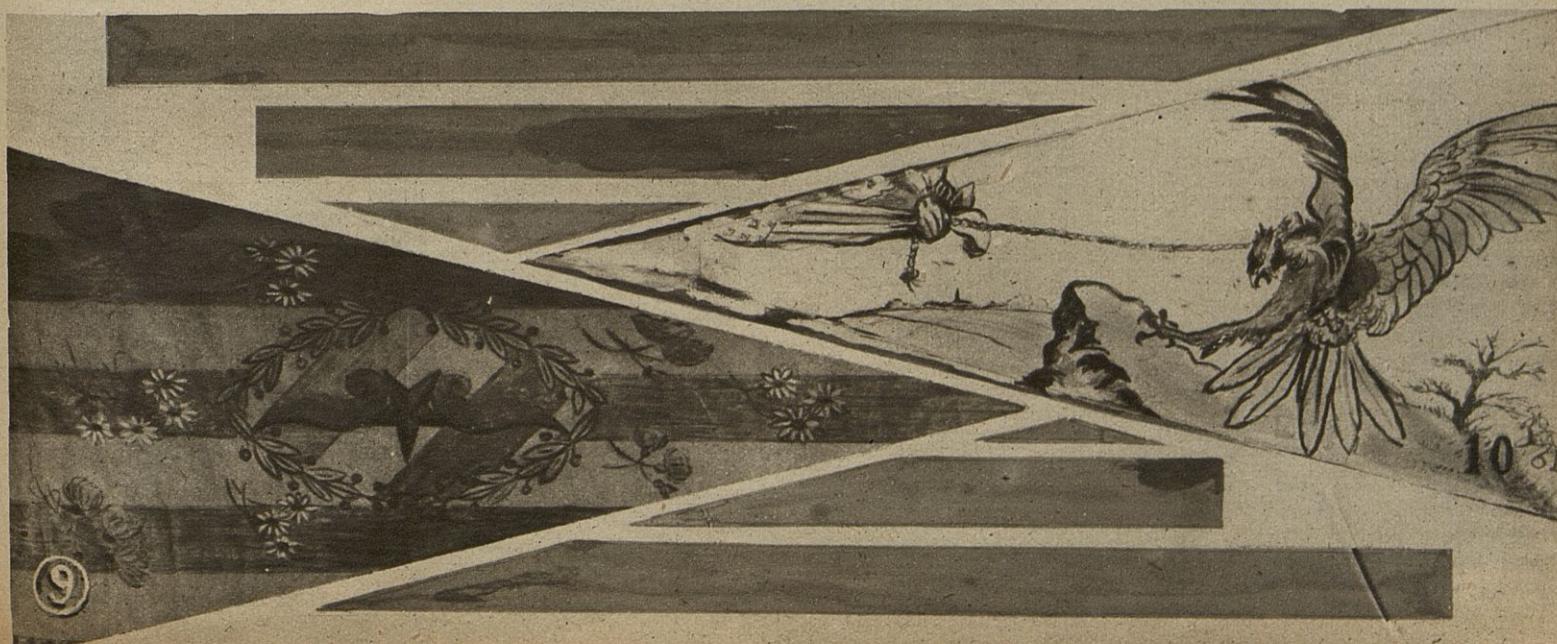
Modèle n° 7 de M. Masquillier : Fond blanc zébré de rouge carmin avec, à gauche, un triangle bleu azur semé d'étoiles ; écusson central orné des drapeaux alliés ; ruban déroulé, paille.

Modèle n° 8. M<sup>me</sup> Ranvier-Chartier, artiste-peintre, de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs, nous a adressé trois maquettes de très heureuse composition. Voici l'un de ses modèles : Sur un fond blanc, trois rayures rouges, encadrées or. Dans un médaillon bleu outremer, cercle d'étoiles blanches, le coq gaulois, corps en teintes dégradées du bronze clair au bronze foncé ; les ailes et la queue en bronze vert, les ergots écrus, la crête vermillon. Branches de chêne avec glands, vert et jaune clair.

Modèle n° 9. M. Privé, le dessinateur artistique bien connu, a composé : l'Etoile d'Amérique entourée de lauriers. Le fond d'ensemble est aux couleurs du drapeau américain, avec semis de bouquets de bleuets, de marguerites, de coquelicots.

Modèle n° 10. M<sup>me</sup> Marthe Marienval, artiste-peintre, de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs, nous a envoyé une intéressante maquette : les drapeaux alliés enchaînent l'aigle allemand. Aigle noir ; paysage et roche grisaille ; drapeaux alliés à leurs couleurs.

Un certain nombre d'adhérentes ayant demandé le modèle n° 3, les anémones, de M. Degallaix, nous conseillons à celles qui n'ont pas encore fait leur choix de nous demander le calque d'un autre modèle afin que l'exposition que nous ferons de tous les fanions brodés offre la plus grande diversité possible. Rappelons que les adhésions sont reçues jusqu'au 20 courant et que les fanions devront nous être envoyés à la fin de l'année. Voir les adhésions page II des annonces.



## LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE



L'armistice n'a pas été signé, comme on l'a dit, dans un château. Les pourparlers eurent lieu et les signatures furent échangées dans le train du maréchal Foch. Voici, en gare de Tergnier, le train dans lequel voyagèrent les parlementaires allemands ; il passa à Guise, dont la photographie du haut de la page a été prise par un de nos aviateurs. Dans le

## LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ !



Des poilus, des tommies, des civils de tout âge, des midinettes font en chantant, en plein boulevard, une ronde cordiale au milieu de la foule qui applaudit.



Soldats et matelots français et alliés, fraternellement enlacés sous les plis de tous les drapeaux qu'ils ont pu se procurer, s'avancent en chantant la « Marseillaise ».



Sur les grands boulevards, les manifestants de tous rangs sont confondus dans une commune allégresse. C'est à qui approchera nos poilus, les félicitera.



Toutes les armes, toutes les nationalités fraternisent voici des Australiens et un petit chasseur alpin qui, en gracieuse compagnie, célèbrent la victoire commune.



Dès que, le 11 novembre, fut annoncée la signature de l'armistice, une joie soudaine éclata à Paris. Pendant que le canon tonnait et que les cloches sonnaient joyeusement, la population, dans les rues et sur les boulevards, s'abandonnait à son enthousiasme. L'hommage de la foule alla tout d'abord à la statue de Strasbourg que l'on voit ici, à gauche,



# SUR LES GRANDS BOULEVARDS, DEVANT LE "MATIN", UNE FOULE IMMENSE ACCLAME LA VICTOIRE



L'annonce de la signature de l'armistice, consacrant la victoire des alliés, a fait éclater dans toute la France une immense joie. A Paris, plusieurs jours de suite, jusqu'au fort avant dans la nuit, se succéderont les manifestations. Ovations, chants et musiques emplissaient les rues. La foule était particulièrement compacte sur les boulevards. Au balcon du « Matin », nos hymnes patriotiques et ceux de nos alliés furent chantés à plusieurs reprises par des artistes de l'Opéra qu'accompagnaient les meilleurs instrumentistes. On peut juger, par cette

## VALENCIENNES DÉLIVRÉE DE LA TERREUR BOCHE



Les ruines que l'on traverse en entrant à Valenciennes donnent une idée de ce qu'est devenu l'intérieur de la ville. Les Boches n'ont pu se résoudre à laisser intacte cette agglomération qu'ils terrorisaient et pressuraient sans miséricorde depuis 1914. Toutes les industries de la ville et des environs ont été, par leurs soins, ruinées de manière à ne pouvoir, d'ici bien longtemps, faire concurrence aux industries similaires allemandes.



Valenciennes a été repris de haute lutte aux Allemands, le 2 novembre, par les Canadiens du général Currie. Il y restait cinq mille civils qui accueillirent avec enthousiasme leurs libérateurs. Là aussi les Boches se sont signalés par leurs agissements barbares et ont volé tout ce que leurs camions purent emporter. Voici un détachement britanni-

## DANS COURTRAI RENDU AUX BELGES



Entre ces deux tours trapues appelées « Tours du Broel », un pont, détruit par les Boches, passait par-dessus la Lys ; elles sont vieilles de plus de cinq cents ans et faisaient partie d'une enceinte démolie sous Louis XIV. L'une d'elles, qui avait été convertie en musée d'antiquités locales, renfermait une riche collection de dentelles du pays. Il existe d'ailleurs à Courtrai un autre musée où l'on conservait des peintures dont quelques-unes sont célèbres.



La rapidité foudroyante avec laquelle les alliés ont chassé de Belgique les Allemands a sauvé d'une destruction certaine la curieuse ville de Courtrai, qui se trouva complètement dégagée le 19 octobre par une savante manœuvre de la 2<sup>e</sup> armée anglaise. Courtrai est une des localités les plus intéressantes des Flandres. Ceci est la Grande-Place. On voit, à droite, le beffroi, beau monument du XV<sup>e</sup> siècle. A gauche, au fond, c'est la statue du philanthrope de Haerne.

## LES PRÉCAUTIONS INUTILES DES BOCHES A ZEEBRUGGE



Le succès des raids navals contre Ostende et Zeebrugge devait faire craindre aux Allemands que les alliés ne jetassent quelque jour un corps de débarquement sur la côte belge. Aussi s'ingéniaient-ils à couvrir le littoral de défenses comme celles-ci, auxquelles ils travaillaient près de Zeebrugge quand ils en furent chassés. C'est un fortin



# ECHOS



## LE PIGEON VOYAGEUR ET LES HYDROPLANES

On annonce l'achèvement d'un avion américain de trente mètres de long, l'oiseau géant réunira tous les perfectionnements ; mais on a souvent besoin d'un plus petit que soi ! En effet, l'humble pigeon voyageur a pendant la guerre actuelle maintes fois sauvé des aviateurs en péril. On a recours à ces fidèles messagers pour servir de communication entre les hydravions égarés ou en butte à une attaque imprévue.

Tout dernièrement un de ces pigeons, couvert de sang, l'œil percé d'un éclat d'obus, s'abattait demi-mort dans un aérodrome britannique ; le message dont il était porteur était bref, mais éloquent : Attaqués !

Des aviateurs envoyés en reconnaissance sur la mer du Nord, se trouvant attaqués par six avions allemands, lâchèrent le pigeon qui, à tire-d'aile, passa dans la mêlée, fut blessé, mais n'en continua pas moins sa route et apporta l'appel au secours à temps pour permettre que du renfort fut envoyé, l'ennemi pourchassé et les aviateurs britanniques sauvés.

Le pigeon voyageur est soigné et ne rependra pas de « service actif ».

Il y a quelques jours, un hydroplane, en patrouille sur la mer du Nord, se trouva dans l'obligation d'atterrir à 5 milles de la côte rocheuse d'Ecosse.

La mer était démontée et l'appareil en danger d'être réduit en miettes. Se voyant en situation périlleuse, les aviateurs donnèrent la liberté à un pigeon auquel ils confieront leur demande de secours.

Il était 4 heures de l'après-midi et à 4 h. 22 l'oiseau atteignait son but, ayant couvert une distance de plus de 35 kilomètres en 22 minutes. Dès l'arrivée du prompt messager on envoya du secours aux naufragés que les sauveteurs trouvèrent accrochés à des épaves de leur hydroplane que la mer en furie avait brisé.

## LA T. S. F. DE L'ENNEMI CHEZ LES ALLIÉS

Un recueil scientifique américain relate qu'à Chicago, cette année, on a découvert dans la ville même deux stations germaniques de T. S. F. L'une d'elles n'était équipée que pour la capture de messages. L'autre était construite de façon à en émettre aussi bien qu'à en envoyer : elle était en état d'en expédier jusqu'au Mexique.

Les antennes étaient constituées par des fils qui se promenaient sur le toit d'un « gratte-ciel ». Les deux stations fonctionnaient depuis un certain temps quand la police jugea à propos de se mêler de leurs affaires.

## LES RACINES DE FOUGÈRE COMME ALIMENT

D'après un agronome écossais, M. J. Hendrick, la fougère commune, bien connue, aux tiges si hautes, constituerait un bon aliment pour le porc. Non les frondes, les parties vertes, que d'ailleurs les animaux n'apprécient guère, et qui souvent déterminent des phénomènes d'intoxication, mais la racine, ou plus exactement la tige souterraine, le rhizome d'où partent les feuilles, les parties vertes. C'est en hiver que le rhizome est le plus riche en substances nutritives, après que les feuilles se sont desséchées et flétries.

La quantité de rhizomes que peut produire le sol varie selon l'abondance des plantes. Par acre (un acre représente les quatre dixièmes d'un hectare) on a obtenu, en Ecosse, de 11 à 60 tonnes de rhizomes. Mais il y a de la terre attachée aux rhizomes : les 60 tonnes, après lavage, se réduisent à 45 tonnes de rhizomes.

A l'analyse le rhizome de fougère est constitué par 77 % d'eau, très peu de graine, peu d'albumine (2.4 %) et des hydrates de carbone (12 ou 13 %, parfois 15 %). Le bon

moment pour récolter les rhizomes semble être le mois de mars ou avril, avant le début de la végétation.

Les rhizomes ont été offerts au porc qui les accepte volontiers. Au reste, on a remarqué qu'il sait très bien aller lui-même les chercher dans le sol quand on le laisse errer sur des terres à fougères. Dans ces conditions il serait indiqué de lâcher des porcs dans des terres à fougères qu'on voudrait cultiver : ils se nourriraient pour rien et nettoieraient le sol qu'il faudrait ensuite labourer et ensemencer.

## LE BUT DE LA CULTURE DU HOUBLON

Pourquoi cultive-t-on le houblon ? Pour fabriquer la bière, chacun le sait. Mais en quoi le houblon est-il utile à cette fabrication ? On le sait moins généralement. Ce qu'on utilise en brasserie, ce sont les cônes de houblon, ce sont les grappes de chatons ou de cônes portées par les pieds femelles.

Chacun de ces cônes consiste en écailles, en petites feuilles. Ces écailles sont couvertes de poils glanduleux en forme de coupe, qui sécrètent une substance résineuse amassée entre la corticale et la coupe. Cette résine a reçu le nom de lupulin et consiste en un mélange de résine de deux huiles essentielles et d'une matière amère soluble. Le tout forme une farine jaune, et c'est cette farine jaune ou lupulin qui est utilisée en brasserie.

Les éléments principaux de ce lupulin sont une huile essentielle, très aromatique donnant à la bière son parfum ; les résines qui lui donnent son amertume et en même temps jouent le rôle d'antiseptique ; du tanin, enfin, qui facilite la clarification et joue aussi le rôle d'antiseptique.

Le houblon n'est donc pas employé uniquement pour donner l'amertume. Autrement, bien d'autres substances pourraient être utilisées à la place. Le houblon sert surtout à la clarification et à la conservation de la bière, et jusqu'ici rien ne peut le remplacer en brasserie. Le lupulin constitue 4, 6, 10, 15 % du poids des cônes.

Il est très important de supprimer tous les pieds mâles à l'intérieur et aux environs des houblonnières, car les fleurs fécondées donnent des cônes moins riches en lupulin et contenant des matières âcres. Les bières à arrière-goût désagréable qui font dire qu'on y a mis du buis sont le plus souvent des bières faites avec des cônes fécondés.

## LES LOUPS ET LA GUERRE

On n'a guère parlé des loups au cours de la guerre actuelle. Cela tient à ce qu'ils sont plutôt rares. Autrefois, quand ils étaient nombreux, c'était autre chose. Ils commettaient alors de grands ravages.

Dans sa *Chasse du loup*, publiée en 1583, Jean de Clamorgan dit que ce qui attire les loups dans un pays, ce sont les guerres, « car les loups suivent un camp pour les carnages qu'ils trouvent d'hommes morts, chevaux et autres bestiaux tués et occis ». Les loups suivent volontiers la ligne de combat pour les profits alimentaires qu'ils y trouvaient. D'après Jean de Clamorgan, il en venait beaucoup de la forêt d'Ardenne comme aussi des sangliers et des cerfs.

A propos de loups, le même auteur fait observer qu'à sa connaissance le proverbe d'après lequel les loups ne se mangent pas entre eux est faux. Ils s'entre-dévorent très bien. Et Jean de Clamorgan, ayant fait traîner sur le sol deux cadavres de loups dépecés (pour y répandre une odeur de viande propre à attirer les loups, procédé d'ailleurs fréquemment employé encore par nos chasseurs), a vu des loups suivre cette traînée et, arrivés au point où étaient les cadavres, dévorer ceux-ci. Les loups se dévorent entre eux, au propre comme au figuré.

## LA FABRICATION DES VERRES D'OPTIQUE EN ANGLETERRE

Depuis la déclaration de guerre, la Grande-Bretagne s'est rendue indépendante de l'Allemagne pour son approvisionnement en potasse.

Les sels de potasse formant un ingrédient essentiel à la fabrication du verre, le développement donné à cette fabrication eût été impossible si une amélioration parallèle ne s'était produite dans la production de la potasse.

Il y a soixante-dix ans environ que des verres d'optique étaient manufacturés en Angleterre, mais en très faible quantité. Une seule firme s'en occupait à la veille de la guerre : Chauce-Bros and Company, de Birmingham.

Jusqu'au jour où l'Allemagne développa à l'éna cette industrie, les importations françaises jointes à la production britannique suffirent aux besoins de la Grande-Bretagne.

Mais les experts et industriels allemands, puissamment aidés par l'allocation financière de leur gouvernement et disposant de capitaux importants, firent très rapidement un nom fameux et une réputation mondiale à leurs produits d'éna.

Et, en 1914, sur la consommation totale de l'Angleterre, l'Allemagne importait 60 %, la France 30 % et la firme Chauce et Bros ne produisait que 10 %.

Lorsqu'en 1915 le ministère des munitions fut créé en Angleterre, l'unique fabrique britannique obtint l'aide du gouvernement et, le 4 janvier 1916, un accord intervint entre MM. Chauce-Bros and Company, les ministères de la guerre et l'amirauté.

Le 11 avril 1916, un nouvel accord fut signé, relatif à de nouvelles extensions à donner à la production. Mais les usines s'étant trouvées exposées aux incursions aériennes de l'ennemi, des dispositions furent prises pour créer un autre centre producteur. C'est alors qu'un accord fut signé entre le gouvernement et la Derby Crown Glass Company Ltd.

Les deux accords sont valables pour une période de dix ans après la guerre.

Le contrôle de la fourniture des verres d'optique fut assumé par le gouvernement tant pour ceux fabriqués en Grande-Bretagne que pour ceux importés en France.

Il convient de noter que les recherches scientifiques concernant les produits chimiques employés dans la fabrication ont marché de pair avec les progrès dans la fabrication des verres.

En 1913, on comptait environ onze types de verres d'optique fabriqués en Angleterre et, nous l'avons vu, la production répondait à un dixième de la demande.

Aujourd'hui, 75 types de verres d'optique sont manufacturés.

L'augmentation de la production est remarquable. Durant le premier trimestre de 1918, elle a été plus de quatre-vingt-dix fois supérieure à celle obtenue pendant la période correspondante de 1913.

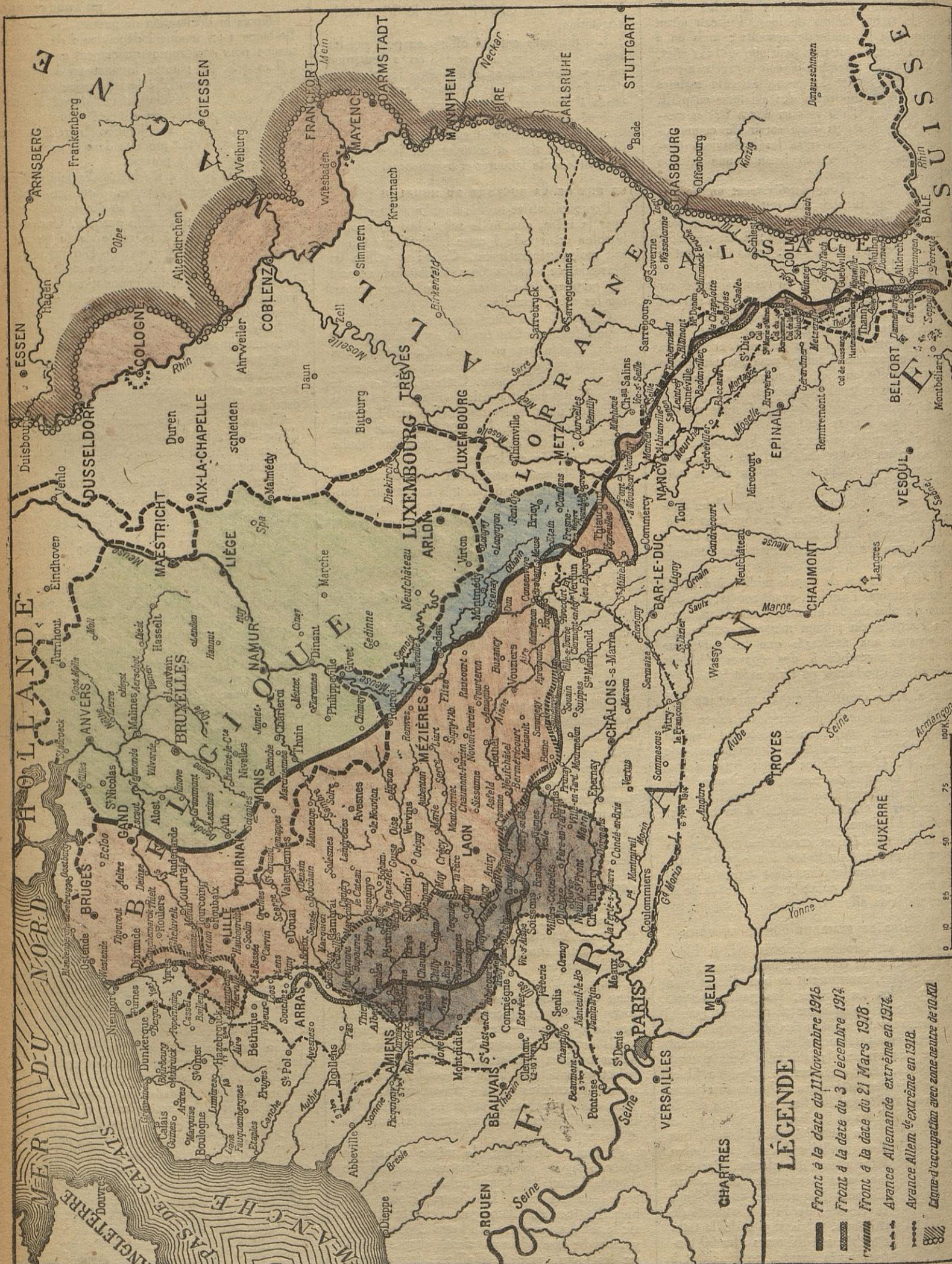
## L'HUILE D'OS

Une industrie considérable s'est établie en Bochie pour l'extraction des huiles et matières grasses des os d'animaux. Au début, on a opéré surtout au moyen de la chaleur, en soumettant les os à l'action de celle-ci dans l'autoclave ; depuis on a eu recours au procédé à la benzine.

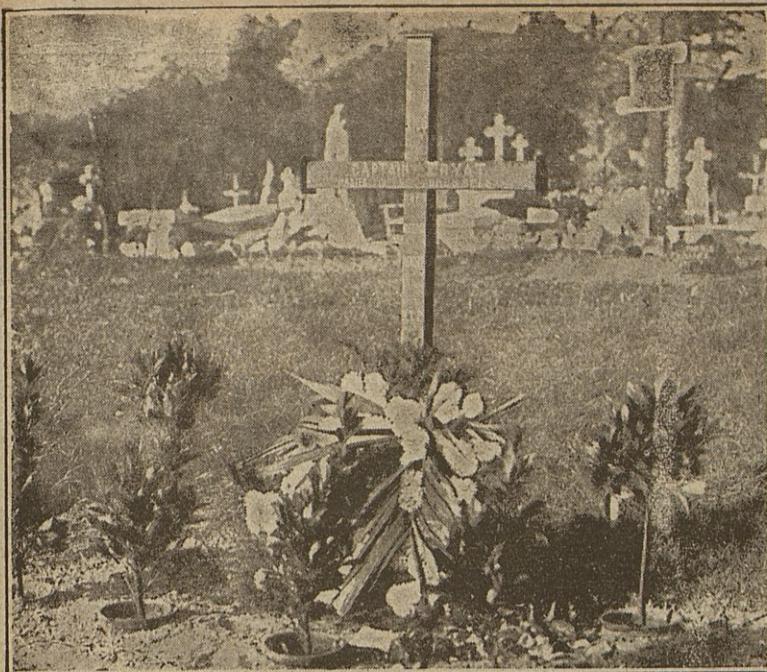
Celui-ci donnerait des résultats plus satisfaisants et l'extraction des matières grasses serait plus complète. Il est vrai que le goût du produit en est détérioré, mais en temps de guerre on est moins regardant. Au reste, cela est très indifférent aux industriels : le goût médiocre de leur graisse ne les empêche pas d'avoir distribué 300 % de dividendes. L'affaire est bonne évidemment.



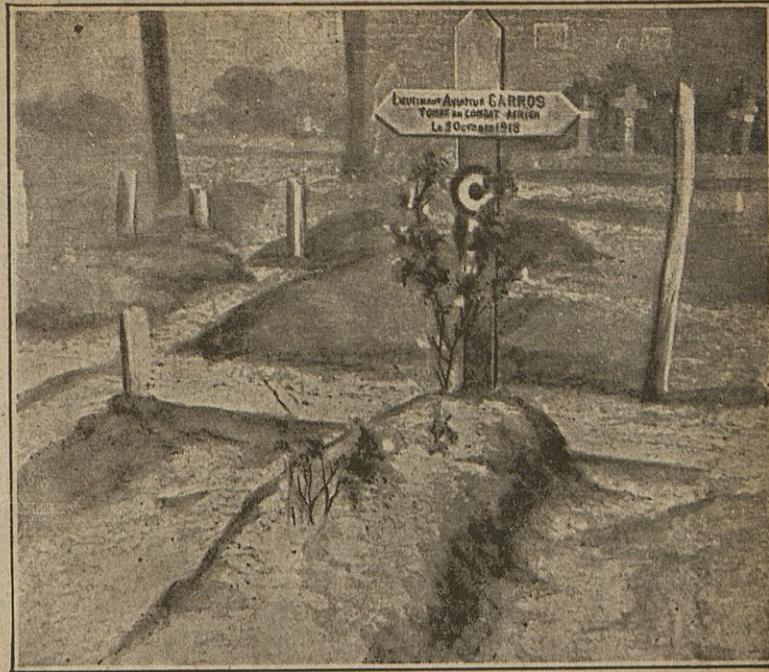
## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (les clauses territoriales de l'armistice).



La tombe, dans le cimetière de Bruges, du capitaine anglais Fryat, qui commandait le « Brussels » et que les Allemands ont fusillé en 1916, bien qu'il n'eût fait que son devoir d'officier et de marin.



La tombe de Garros, découverte par nos soldats dans le cimetière civil de Vouziers. Elle a été restaurée par les soins du lieutenant Monet, qui fit remplacer par cette croix celle que les Allemands y avaient mise.



Pendant les réjouissances auxquelles l'armistice a donné lieu, les chaînes qui entourent l'Arc-de-Triomphe ont été brisées, on ne sait comment ni par qui. Les tronçons gisent sur le pavé, comme pour laisser le passage libre à nos troupes victorieuses, quand elles feront leur entrée à Paris. Au pied du monument on voit un affût de canon-boche que des manifestants ont pris parmi ceux qui sont exposés place de la Concorde et traîné jusque-là.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

L'armistice annule les iniques traités de Brest-Litovsk et de Bucarest. Les troupes et agents boches qui se trouvent encore sur les territoires russe et roumain, tels qu'ils étaient définis au 1<sup>er</sup> août 1914, doivent les évacuer immédiatement ou être faits prisonniers. L'entrée et la sortie de la Baltique redeviennent libres pour les alliés. Les Allemands doivent également évacuer les ports de la mer Noire et remettre aux alliés les bâtiments de guerre russes qu'ils s'étaient fait céder par les soi-disant autorités russes ; ils devront restituer l'or qu'ils se sont fait verser par les bolcheviks et par le gouvernement roumain.

A la veille même de signer l'armistice qu'elle sollicitait, l'Allemagne recevait, suivant des nouvelles du 11 novembre, une nouvelle déclaration de guerre du nouveau gouvernement roumain. Cette reprise d'hostilités par nos amis roumains faisait suite à un ultimatum enjoignant au commandement allemand de retirer immédiatement ses troupes de Roumanie et qui n'avait pas été exécuté dans les délais impartis. C'est que, en Roumanie, on s'était préparé à reprendre la lutte et à se débarrasser définitivement de l'oppression germanique. L'armistice a maintenant réglé la situation. La Roumanie, elle aussi, est délivrée, et les réparations auxquelles elle peut prétendre pour tous les sévices dont elle a souffert ne lui feront pas défaut.

Les Serbes ont continué, jusqu'au 11 novembre, à reprendre jour

par jour possession de leur pays, à élargir leur occupation de la Bosnie et à s'étendre au nord du Danube. Leur dernier communiqué annonçait que, au nord du Danube et de la Save, ils avaient encore notamment refoulé les Allemands. Français et Anglais avaient passé le Danube et pénétré en Valachie. Les Serbes avaient occupé Serajevo, où se déroula la tragédie qui fut le prétexte du déchaînement de la guerre mondiale. En Albanie, au nord de Scutari, ils avaient occupé Podgoritz et Nissitch.

Le général Franchet d'Esperey s'est rendu en avion de Salonique à Belgrade, où il se trouvait le 9 novembre et où il devait recevoir le comte Karolyi, venu là pour l'entretenir de la demande de paix de la nouvelle république de Hongrie.

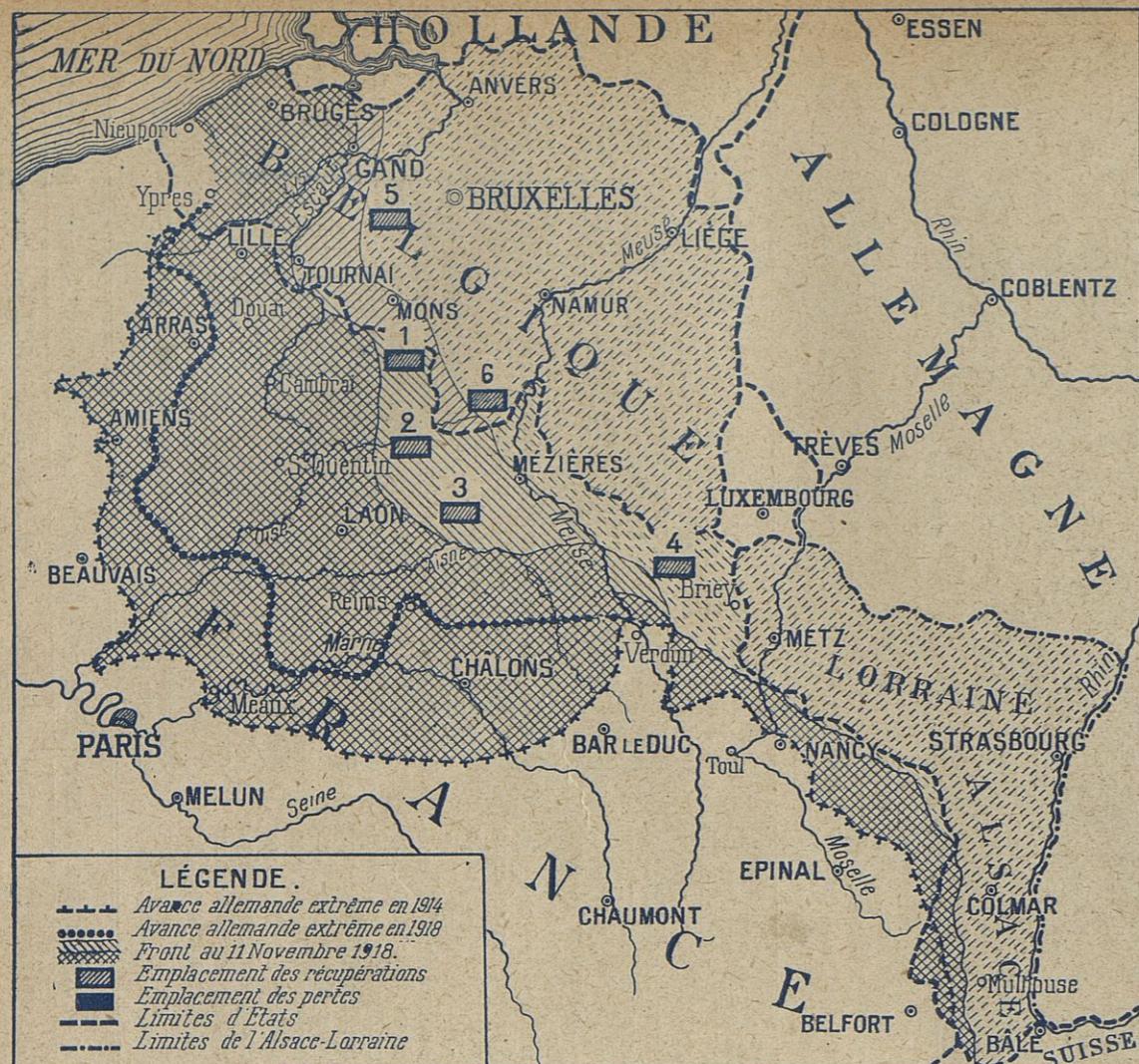
L'entrée dans les Dardanelles des forces navales alliées a été retardée par la nécessité de débarrasser le détroit et la Marmara des mines que Turcs et Boches y avaient semées. Les torpilleurs français *Mangini* et britannique *Shark*, portant l'un le général Dunoust, l'autre un général anglais, ont précédé les escadres alliées à Constantinople où, le 8 novembre, arrivait le croiseur français *Ariane* qui a, le premier, franchi les Dardanelles. Les forts du détroit seront occupés par des Anzacs. Les alliés seront représentés à Constantinople par une mission militaire dirigée par le général anglais Wilson. Les escadres alliées ont mouillé, le 13 novembre, devant Constantinople.

En Syrie, le 9 novembre, Alexandrette a été occupée par nos marins, dont le débarquement a été accueilli avec le même enthousiasme que dans les autres ports de la côte.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 213 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 12 et intitulé : « Une journée d'emprunt à New-York. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



Période du 6 au 11 Novembre 1918.

FRANCE	BELGIQUE	ALSACE-LORRAINE	
Terrains récupérés	1.000 K <sup>2</sup> 2. 1.200 K <sup>2</sup> 3. 3.000 K <sup>2</sup> 4. 300 K <sup>2</sup>	Terrains récupérés 5. 850 K <sup>2</sup> 6. 300 K <sup>2</sup>	Terrains reconquis Néant
Terrains perdus	Néant	Terrains perdus Néant	
Résultats	5500 K <sup>2</sup>	Résultats 1.150 K <sup>2</sup>	

(Reproduction interdite.)

## Ensemble des surfaces récupérées en FRANCE, BELGIQUE ET ALSACE-LORRAINE

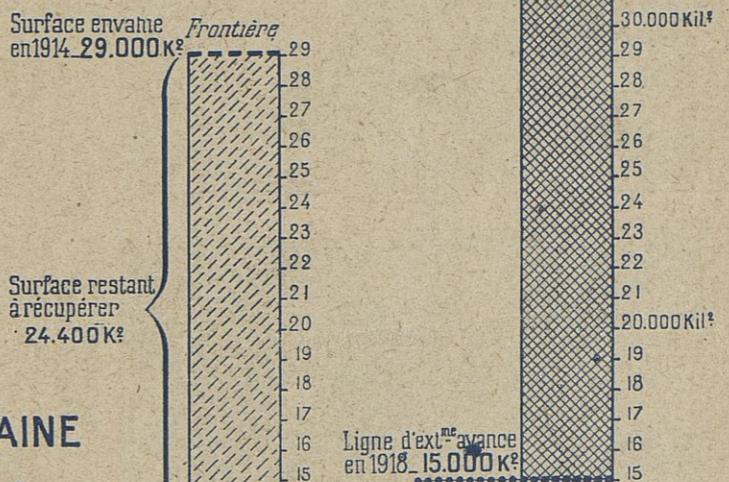
depuis l'extrême avance allemande en 1914

jusqu'au 11 Novembre jour de l'armistice. FRANCE

Totalité des Terrains  
reconquis par les Alliés  
du 6 au 11 Novembre



## BELGIQUE



## ALSACE-LORRAINE

Surface Frontière allemande totale : 14.500 K<sup>2</sup>

Surface restant à récupérer 13.600 K<sup>2</sup>

au 22 Oct<sup>re</sup> 900 K<sup>2</sup>  
au 11 Nov<sup>bre</sup> 4.600 K<sup>2</sup>  
1.150 K<sup>2</sup>  
au 6 Nov<sup>bre</sup> 3.450 K<sup>2</sup>

Frontière française  
Frontière allemande en 1914